



Profilage sémantique et plurisémie

François Nemo, Mélanie Petit, Yann Português

► To cite this version:

François Nemo, Mélanie Petit, Yann Português. Profilage sémantique et plurisémie. Revue de Sémantique et Pragmatique, Presses de l'Université d'Orléans, 2012. <halshs-01345618>

HAL Id: halshs-01345618

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01345618>

Submitted on 14 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PROFILAGE SÉMANTIQUE ET PLURISÉMIE

François Nemo, Mélanie Petit et Yann Português

LLL (Laboratoire Ligérien de Linguistique). Université d'Orléans.

INTRODUCTION

La contribution de Pierre Cadiot à la sémantique linguistique contemporaine, seul ou en collaboration, a été depuis plus de trente ans aussi considérable que multiforme, à la fois parce qu'elle a porté sur un spectre très large d'objets sémantiques (des prépositions aux proverbes pour ne citer que deux des bornes de ce spectre), et parce qu'il a au niveau théorique été à l'origine de plusieurs progrès fondamentaux.

Ayant eu l'occasion ailleurs (Nemo, 2012a, 2012b, 2012c) de présenter et discuter parmi ceux-ci de la thèse de l'indexicalité de la signification développée par Pierre Cadiot à partir du début des années 90, nous avons choisi ici de discuter la notion de profilage (Cadiot & Visetti), et de son statut potentiel dans les théories de la signification.

Nous serons ainsi amenés à montrer que le passage de la distinction binaire classique entre signification et sens héritée de Benveniste à une distinction ternaire identifiant entre la signification et le sens, une étape de profilage, est d'autant plus importante qu'elle éclaire une large part de ce que nous allons appeler la plurisémie de l'interprétation et ce faisant rend possible le fait de penser comme co-existantes des strates interprétatives que les théories tendent souvent à opposer entre elles, au risque d'une balkanisation de la sémantique, démarche que nous illustrerons en discutant dans le court espace dont nous disposons différentes formes de profilage.

1. LES HYPOTHÈSES EXTERNES ET INTERNES DE LA SÉMANTIQUE LINGUISTIQUE

La sémantique linguistique contemporaine, qui réunit toutes les approches qui ont choisi de décrire et de théoriser *l'ensemble des contraintes proprement linguistiques qui pèsent sur l'interprétation des signes et des énoncés*, s'est très largement constituée autour d'une explication de la polysémie ou de la diversité des emplois, avec comme corrélat l'adoption de principes méthodologiques communs tels que la nécessité d'une prise en compte exhaustive des emplois, la nécessité de rendre compte de l'ensemble de ceux-ci et donc de s'inscrire dans une démarche pleinement explicative.

À l'exception des approches qui refusent explicitement de rendre compte de la polysémie (Chierchia), défendent une approche en termes de dégroupement homonymique, ou considèrent comme légitime soit de travailler sur un petit nombre d'exemples inventés (cf. les fragments choisis » de Montague), soit de sélectionner dans les observables ce dont la sémantique aurait à rendre compte, il est donc légitime de considérer que dans la diversité – autrement dit de Ducrot (et Anscombe) à Pustejovsky, de Cadiot (et Visetti) à Cruse, de Bouchard à Nemo, de Traugott à Kleiber (et Schnedecker) ou de Krifka à Victorri (et Fuchs), sans oublier Fauconnier ou Turner et les nombreux sémanticiens cullioliens (e.g. Franckel, Paillard, De Vogue, Celle, etc.) ou argumentativistes (Carel, Galatanu, Raccah, etc.) – ceux qui depuis le début des années 70 ont pratiqué et défendu cette conception linguistique de la sémantique, parfois dans le cadre d'approche formelles, ont constitué dans la discipline une sorte de « mainstream » épistémologique et méthodologique.

Si l'on passe maintenant de cette définition des hypothèses externes de la sémantique, au sens de Ducrot et alii (1980), à celle de ces hypothèses internes, on peut ensuite caractériser une très grande part de ces travaux comme acceptant l'idée de la nécessité de distinguer entre ce qui dans la langue est à même de déclencher un processus d'interprétation et le résultat final de celui-ci, distinction qui est à la base même de l'opposition héritée de Benveniste entre signification et sens mais aussi des conceptions instructionnelles ou indexicales de la signification qui se sont développées à partir du début des années 80.

2. LA PLURISÉMIE COMME ANGLE MORT ET NŒUD GORDIEN DE LA SÉMANTIQUE LINGUISTIQUE

Notre point de départ va être de poser que la démarche consistant à se donner comme objectif de rendre compte de la polysémie, démarche qui a été à l'origine des plus importants progrès en sémantique contemporaine, est aussi à l'origine de certaines des difficultés rencontrées ensuite, et doit donc être complétée aujourd'hui par une prise en compte de ce que nous proposons d'appeler la plurisémie. Ce qui revient à dire que toute théorie de la polysémie

(ou de la polycatégorialité) doit être couplée avec une théorie de la plurisémie, faute de quoi elle ne peut mener qu'à des impasses empiriques et à un dialogue de sourds théorique.

2.1 LA PLURISÉMIE DANS L'ANALYSE DES EMPLOIS

Travailler sur la diversité des emplois est une chose, travailler sur chacun de ces emplois en est une autre. Dans le premier cas, on cherche en effet avant tout à séparer ce qui est spécifique à un emploi donné de ce qui ne l'est pas, mais aussi à trouver quelque chose qui fasse retour sous deux formes différentes. C'est par exemple le cas quand confronté à la co-existence d'un emploi d'*enfin* associé à l'expression par le locuteur de son soulagement, et d'un emploi d'*enfin* associé à l'expression d'une irritation par rapport à quelque chose, le sémanticien décide en s'appuyant sur la notion de sens opposés développés par P. Cadiot que son travail n'est pas de se contenter de poser l'existence lexicale de deux *enfins* distincts, mais bien de comprendre comment à partir d'un unique point de départ supposé, on peut en arriver à des sens opposés (Nemo, 2000). Et constate alors que pour qu'il y ait soulagement il faut qu'il y ait eu un problème (et qu'il soit résolu) alors que pour qu'il y ait irritation il faut qu'il y ait eu un problème, moyennant quoi il est possible de constater que la différence entre ces deux emplois (et d'autres encore) portent sur le moment où un problème se pose et est ou sera résolu. Moyennant quoi il peut alors distinguer entre une indication stable sans instanciation du profil temporel et différentes interprétations temporalisées cette fois de cette indication.

Notre propos ici n'est pas tant de revenir sur ce type d'approche que d'en expliciter un corrélat fondamental, à savoir le fait que chaque emploi est alors décrit comme *plurisémique*, autrement dit comme comportant plusieurs strates interprétatives.

Imaginons en effet que nous voulions comparer trois emplois de *si* en français du point de vue de ce que nous allons appeler ici les relations de dépendance, autrement dit le fait que la réalisation de quelque chose puisse dépendre de la réalisation d'autre chose.

Prenons d'abord « *Si Pierre vient, c'est qu'on a beaucoup insisté* » dans lequel il est dit que la venue de Pierre (A) a été dépendante du fait d'« insister beaucoup » (B), moyennant quoi on a un enchaînement « Si A, B » dans lequel c'est A qui dépend de B.

Prenons ensuite « *Si Pierre vient, on ira à la rivière* », dans lequel la relation de dépendance est cette fois inverse, puisque c'est le fait d'aller à la rivière qui dépend de la venue de Pierre et c'est donc B qui dépend de A.

Prenons maintenant « *Si t'as ton bac avec mention, je te paye ton permis* » ou encore « *Si tu avances d'un pas, je t'éclate la tête* », on constate alors

que si B dépend bien de A comme dans le cas précédent, on a en revanche une dépendance croisée, à savoir que « si avancer d'un pas » implique « se faire éclater la tête », il y a de fortes chances que le pas en question ne soit pas fait, et de même que l'énonciation de « *Si t'as ton bac avec mention, je te paye ton permis* » ait précisément comme objet de pousser l'allocutaire à faire ce qu'il faut pour avoir une mention, histoire de se voir payer le permis.

On peut aussi constater que pour un logicien, et dans le cadre des descriptions formalistes de *si*, un enchaînement de type « *Si $2+2=4$ alors Londres est la capitale du Royaume-Uni* » est correct (et conforme au sens supposé de *si*), alors même que cet énoncé est tout à fait bizarre en langage naturel, à première vue du fait que ne voyant aucune relation de dépendance entre A et B, l'interprétant a du mal à donner un sens à l'enchaînement.

Sachant que l'on sait par ailleurs que le *si* dit austlinien (« Si tu as soif, il y a de la bière dans le frigo ») est à l'inverse parfaitement acceptable alors même que là non plus il n'y a pas de relation de dépendance entre B et A, on voit alors la difficulté à laquelle est confrontée le sémanticien :

- la relation de dépendance n'est ni présente ni stable dans les enchaînements ;
- la dépendance entre B et A conduisant parfois (voire souvent) à une dépendance inverse, les emplois à dépendances croisées sont par définition soit un sous-ensemble des emplois où B dépend de A soit à distinguer des emplois
- sauf à choisir arbitrairement tel ou tel emploi de *si*, sans pouvoir le justifier par autre chose que la tradition ou l'intuition, autrement dit sur deux critères parfaitement non scientifiques, comme emploi de base, il ne peut donc pas introduire dans la signification de *si* aucun des éléments variables, puisque ceux-ci sont particuliers à des emplois.

On voit aussi la nécessité dans laquelle il ou elle est, et c'est précisément à propos de cela que la prise en compte de la plurisémié s'impose, de reconnaître comme faisant partie de beaucoup de ses observables l'existence d'une strate interprétative relative aux relations de dépendance. Ce qui revient à dire que selon le principe selon lequel il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain, il ne faut pas en l'espèce négliger l'existence absolument incontestable dans l'interprétation de telle(s) ou telle(s) relation(s) de dépendance, y compris quand c'est le cas de relations de non-dépendance, parce qu'elle ne fait pas partie de la signification de *si*.

Pour nous résumer, nous insistons donc sur le fait que le sémanticien doit reconnaître que tout ce qui est observable au niveau d'un emploi comme présent dans son interprétation est une réalité empirique dont il doit rendre compte, et à ce titre qu'il est aussi important de décrire toutes les strates interprétatives

associées à un emploi, autrement dit la plurisémiologie, que de décrire ce que serait la différence entre cet emploi et un autre emploi, autrement dit la polysémie, ou encore que de décrire la signification.

2.2 LA PLURISÉMIOLIE COMME NŒUD GORDIEN

Ce que nous entendons défendre ici, y compris avec la part d'autocritique que cela peut comporter, c'est donc qu'il est peut-être temps en sémantique linguistique de se focaliser un peu moins sur la signification linguistique (et de ne pas succomber à la tentation de négliger ce qui ne peut pas être dans la signification morphémique) et de consacrer beaucoup plus d'attention à la suite de Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti à la nature des mécanismes qui partant de la signification des morphèmes permettent par profilage d'aboutir à la plurisémiologie des emplois.

Il faut d'ailleurs souligner qu'il s'agit là pour la sémantique linguistique d'un véritable nœud gordien, dans le mesure où la non problématisation explicite de la plurisémiologie ne peut que conduire à une inflation de théories sémantiques artificiellement et indéfiniment opposables les unes aux autres.

Qu'est-ce à dire ? Simplement qu'en négligeant la phase de profilage et en ne faisant pas de la plurisémiologie un objet explicite et important, il est inévitable que l'existence de plusieurs strates interprétatives susceptibles d'être mises à jour dans l'analyse sémantique des emplois ne peut que conduire à « jouer » les strates interprétatives les unes contre les autres en les mettant en concurrence et en poussant les sémanticiens à vouloir faire des strates auxquelles ils ont consacré tous leurs travaux « la » strate fondamentale dont la description serait indispensable pour décrire la signification linguistique, avec comme double résultat dès lors que ces strates co-existent d'avoir autant de théories potentielles de la signification linguistique qu'il y a de strates, mais aussi de succomber à la tentation pour défendre telle ou telle strate de considérer comme négligeables les autres strates. Double situation qui ne peut conduire qu'à une forme de non-cumulativité se situant aux antipodes de ce qui est souhaitable dans un champ scientifique.

Revenons maintenant à la variabilité observée en ce qui concerne la relation de dépendance pour constater que dans un enchaînement de type « *tu fais un pas en avant, t'es mort* » la double relation de dépendance est d'ores et déjà présente, en l'absence de *si*. Ce qui tend à confirmer la thèse avancée par Nemo (2007) selon laquelle les connecteurs discursifs, loin de déterminer à eux seuls la relation entre énoncés connectés et ainsi de guider l'interprétation (Luscher, 1994) héritent souvent d'une relation pré-existante qui pèse sur leur propre interprétation. Et ce qui montre aussi que la relation de dépendance croisée n'est pas dans les deux emplois-types concernés, à savoir l'emploi d'un « Si A

alors B » pour dissuader quelqu'un de faire A ou au contraire pour le pousser à faire A, n'a rien d'anecdotique mais est la trace d'une strate interprétative dont il y a tout lieu de penser qu'elle est une composante omniprésente du processus de profilage de toute relation interprédicative.

Il en serait de même à partir de la simple observation du fait qu'il est possible de dire quelque chose comme « oui, il a lu quelques livres » avec - notamment sur le segment « quelques »- aussi bien avec une intonation minimisante dépréciative ou concessive qu'avec une intonation appréciative et valorisante (Petit, 2009), Réalité qui montre qu'il y a une strate, linguistiquement construite (sauf à justifier le caractère extra-linguistique de l'intonation sur des bases scientifiques), qui conduit à une interprétation spécifique de ce qui est dit, y compris en ce qui concerne les autres strates, et qu'il n'appartient pas au linguiste de décider de pratiquer une science inexacte en ignorant une réalité qui est incontestable en tant que telle.

2.3 OMNIPRÉSENCE DE LA PLURISÉMIE

Il faut noter qu'il en serait de même si quittant le domaine de l'énoncé pour celui des mots, nous observions (Portugès et Nemo, à paraître) à propos d'un mot comme *rouge-queue*. Si la langue était unisémique et non plurisémique et si le sens était identifiable à la désignation, le sens de *rouge queue* devrait se réduire à la désignation d'une queue rouge, ce qui n'est pas le cas. Une fois admis l'existence de construction exocentrique autrement dit de l'enchâssement de *rouge-queue* dans une interprétation de type « X à queue rouge », soit une seconde strate sémantique (sens construit), il faudrait encore instancier X, étape qui correspond à la notion d'indexicalité du sens introduite par Pierre Cadiot, et il faudrait donc prendre acte du fait que c'est seulement parce qu'il a été employé à propos d'un oiseau, et que cet emploi indexical est devenu dénominatif, que l'on peut trouver dans un dictionnaire à l'entrée « *rouge-queue* » le descriptif « oiseau ».

Mais à ce stade, seule une partie de l'interprétation a été rendue explicite, car il reste à décrire ce que veut dire « X a la queue rouge » et qui ne peut être identifié à la valeur de vérité de cette phrase, qui demande seulement à propos d'un X qu'il soit vrai que sa queue soit rouge. Or, on peut constater aisément que l'on ne pourra pas appeler *rouge queue* un oiseau qui serait entièrement rouge et ce même s'il a bien de fait une queue rouge. Il existe donc dans l'interprétation une strate supplémentaire, à laquelle est associée une valeur telle que « dont la queue est contrastivement rouge ». Car là encore, la valeur observée n'a rien de spécifique à l'exemple concerné, et s'avère très générale, puisqu'elle est produite en réalité par la même contrainte pragmatique que celle qui conduit un énoncé comme « ouvert le jeudi » à être interprété comme « fermé les autres

jours », à la différence près que s'agissant des mots cette valeur est lexicalisée.

On peut ainsi constamment observer que des strates interprétatives qui semblent négligeables ou que l'on pourrait être tenté de considérer comme non-linguistiques, finissent toujours par s'avérer avoir un statut sémantique incontestable.

Prenons maintenant le cas des différentes interprétations associées au verbe *relire* (relire un livre, relire ce que l'on vient d'écrire, relire ce que quelqu'un d'autre a écrit), qui ont en commun du fait de la signification du morphème de décrire une succession de deux processus dans laquelle *lire* est toujours le second processus, mais qui divergent non seulement selon la nature du premier processus, qui est aussi bien *écrire* que *lire*, mais aussi selon l'agent associé au premier processus, qui peut être aussi bien le même que l'agent que celui du second que quelqu'un d'autre. Si l'on admet comme c'est le cas qu'aucune interprétation de *relire* n'est jamais complète avant d'avoir répondu à ces deux questions (nature du premier processus et nature des agents des deux processus), il est clair que le sémanticien s'il veut décrire la polysémie de *relire* doit aussi décrire la plurisémiologie de chaque emploi, autrement dit le fait que le morphème *re-* code l'existence de deux processus p1 et p2, le fait constructionnel que *re-verbe* en français est associé à l'interprétation *re-p2*, et le fait qu'en emploi il faudra donc à l'interprétant déterminer indexicalement la nature de p1 et celle des agents respectifs de p1 et p2. Et constater ensuite que le mot *lecteur* n'hérite que de la troisième interprétation où p1 est écrire et où l'agent de p1 est différent de l'agent de p2.

Sur un tout autre terrain maintenant, celui de la métaphore, il est possible d'illustrer ce que peuvent être ces strates interprétatives qui passent très largement inaperçues, avec comme résultat de rendre impossible toute compréhension ultérieure du phénomène. Rien en effet n'est plus courant en sémantique que d'opposer sens littéral et sens figuré, et plus encore de définir la métaphore comme "*la mise en forme linguistique d'un conflit conceptuel*" (Prandi, 1992) et de considérer qu'il y aura trope lorsqu'une connexion linguistique entre deux concepts en vient à contredire les frontières conceptuelles, structurales ou ontologiques : « *il s'agit de l'emploi d'une catégorie lexicale pour une occurrence (ou référent) qui normalement (ou littéralement) ne peut pas être rangée dans cette catégorie lexicale ou, si on préfère, ne peut pas être dénommée ainsi* » (Kleiber, 1999, 125). Or il est possible de montrer (Nemo, 2012a) par un simple test de négation qu'en réalité le conflit supposé n'explique en rien l'interprétation métaphorique, puisque celle-ci se maintient sous la négation, autrement dit dans un contexte où ce qui est dit est littéralement vrai et où il n'y a aucun conflit conceptuel de quelque type que ce soit, comme on peut le constater dans un enchaînement comme « *les journalistes ne sont pas*

des piranhas, ils font leur boulot, c'est tout » où le premier énoncé garde son interprétation « métaphorique » tout en étant littéralement vrai.

2.4 SYSTÉMATICITÉ DE LA PLURISÉMIE

La façon dont des strates successives peuvent ainsi se cumuler sans s'annuler peut être illustrée a contrario et avec le même test de négation sur un type d'exemple qui aura beaucoup préoccupé les pragmaticiens partisans d'une approche linéaire de l'interprétation, à savoir les énoncés de quantité de type « Paul a trois enfants », pour lesquels depuis les années 70 et après Grice ceux-ci ont défendu la thèse dite minimaliste selon laquelle « avoir trois enfants » aurait comme sens linguistique « avoir au moins trois enfants », qui serait ensuite transformé vers l'interprétation pragmatique « avoir exactement trois enfants » par l'existence du principe de coopération ou d'une contrainte de Horn (Levinson, 2000), sachant par ailleurs que pour un logicien ce qui rend vrai « avoir exactement trois enfants » rendant aussi vrai « avoir au moins trois enfants », cette transformation peut être décrite comme une sorte de réduction sémantique.

Or bien que cette description soit partiellement plurisémique, elle n'en est pas moins fautive et illustre à la fois la façon dont la question de la polysémie et de la plurisémie interfèrent dans une relation complexe mais aussi le fait qu'il n'est possible de reconnaître la plurisémie qu'en la reconnaissant comme systématique.

De deux choses l'une en effet, une fois admis que les interprétations « avoir exactement trois ans » et « avoir au moins trois ans » sont bien des réalités empiriques (ou plutôt font bien partie de la réalité empirique), soit on adopte comme Grice une approche qui fait de « exactement 3 ans » une interprétation dérivée de « au moins 3 ans », mais alors on oppose des emplois où le sens de l'énoncé est unisémique (au moins 3 ans) et directement linguistique, et des emplois où il est plurisémique (et pragmatique), soit on considère que « exactement 3 ans » et « au moins 3 ans » sont des interprétations alternatives, autrement dit relèvent de la polysémie, et il faut dans ce cas postuler à la fois une strate de profilage dans laquelle ces deux interprétations émergent, et une strate plus profonde d'où elles émergent.

S'agissant d'éliminer la thèse gricéenne, il suffit une nouvelle fois d'appliquer le test de négation utilisé pour la métaphore à la signification linguistique présumée pour constater alors que « ne pas avoir trois enfants » devrait vouloir dire « ne pas avoir au moins trois enfants » et donc rendre impossible une interprétation de type « avoir plus de trois enfants », ce qui n'est absolument pas le cas.

La « solution » semi-plurisémique bricolée par Grice ne résiste donc pas à

la négation, faute d'intersection entre « avoir plus de trois ans » et « avoir moins de trois ans », pas plus qu'elle ne résiste à un enchaînement de type « je n'ai pas 3 ans. J'ai trois ans et demi », qui montre notamment que « avoir plus de trois ans » et « avoir au moins 4 ans » ne sont en réalité pas équivalents et que même une équivalence comme celle-là (avoir plus de trois = avoir quatre) est parfaitement défaisable (dès lors que l'on trouve d'autres moyens de satisfaire les contraintes sémantiques à satisfaire).

On pourra ajouter pour clore cette démonstration un exemple plus frappant encore de la façon dont les contraintes énonciatives de bipartition du possible rendent possible un profilage inattendu de l'interprétation d'un objet apparemment monosémique, en considérant l'échange suivant :

- avez-vous des enfants ?
- oui, un.

Echange et réponse parfaitement naturels en français à chaque fois, et c'est presque toujours le cas, que la question initiale oppose le fait d'avoir des enfants au fait de ne pas en avoir, autrement dit le fait d'avoir un ou des enfants d'une part, et le fait de n'en avoir aucun d'autre part. Constat qui rend indispensable d'intégrer à la description de tout énoncé celle de l'image du possible qu'il construit (Nemo, 1992 ; Levinson, 2000), qui s'avère en l'espèce être une strate clef dans l'interprétation des énoncés (Nemo & Cadiot, 1997). Et qui doit conduire le sémanticien à être agnostique en ce qui concerne sa capacité de prédire hors emploi le sens descriptif d'un emploi, comme ici le fait que « des » devrait fatalement indiquer ou désigner une pluralité.

Car s'il n'y a donc ici aucune strate *première* où l'interprétation de « avoir trois ans » serait « avoir au moins trois enfants » ou encore où l'interprétation de « des » serait « plus que un », c'est pour une double raison qui mérite d'être expliquée.

La première est que les strates sémantiques les plus profondes ne contiennent pas d'interprétations sémantiques mais seulement des contraintes sémantiques à satisfaire (Nemo, 2010), ce qui revient à dire par exemple qu'il n'existe rien qui corresponde à ce que les gricéens et post-gricéens appellent le sens linguistique d'une phrase, les séquences linguistiques « avoir trois ans » et « ne pas avoir trois ans » se contentant de transmettre des contraintes sémantiques à satisfaire et n'étant associées à aucune forme spécifique de satisfaction de celles-ci. Moyennant quoi on observera dans les données deux façons opposées (et vériconditionnellement contradictoires) de satisfaire la contrainte « ne pas avoir trois ans », à savoir en ayant moins de trois ans et en ayant plus de trois ans, Et le tout impliquant que le linguiste doit malgré tout dans sa description de la plurisémiologie distinguer dans la relation entre strates primaires apportant les contraintes à satisfaire et strates secondaires apportant les façons de les

satisfaire, les secondes étant toujours défaisables, ce qui n'est en revanche pas le cas des premières.

La seconde raison tient ensuite à la façon dont les contraintes linguistiques (et non linguistiques) interfèrent entre elles dans l'interprétation, et notamment au fait que tout *ajout* d'une contrainte nouvelle modifie la façon de satisfaire la ou les autres contraintes pré-existantes. A l'instar de la façon dont la contrainte pragmatique de scalarisation, qui veut quand on dit *p*, il ne soit pas indifférent que *p* ou non-*p* (Nemo, 1992), conduit à une image du possible réduisant le réel à deux possibilités seulement (bipartition du réel), avec comme résultat comme nous l'avons vu aussi bien de rendre « *des* » (dans « *avez-vous des enfants ?* ») interprétable comme « *au moins un* », que de rendre « *avoir ou ne pas avoir 18 ans* » interprétable comme « *avoir atteint 18 ans ou non* », et enfin de rendre un énoncé comme « *il n'y a pas mort d'homme* » interprétable comme « *ce n'est pas grave* ».

Si la question de la plurisémiie rencontre donc des questions bien plus larges, ce qui importe est donc de poser que parler de plurisémiie et plus encore de profilage conduisant à de la plurisémiie, c'est parler d'un phénomène qui devra être observable de façon systématique sur l'ensemble des données : une strate sémantique n'est une strate que si sa valeur est systématiquement renseignée.

Car si l'on peut décrire l'interprétation comme un processus consistant à satisfaire un ensemble de contraintes, parler de plurisémiie impose donc d'ajouter qu'une partie de ces contraintes sont stables et produisent donc leur effet sur toutes les interprétations.

Ainsi définie, il faut constater que qu'il existe depuis longtemps des conceptions plurisémiiques du sens, qui concernent aussi bien la distinction entre sens et référence, que la distinction austinienne entre locutoire, illocutoire et perlocutoire ou encore la notion d'espace du dire présentée dans Nemo & Cadiot (1997), elles ne peuvent enfermer la notion de plurisémiie dans une conception qui en limiterait a priori la nature ou la portée et il importe donc avant tout d'avoir de la plurisémiie une approche ouverte et explicative.

Pour autant, une conséquence de tout ce qui précède est qu'il devrait être tout simplement interdit en sémantique de parler *du* sens de quoi que ce soit, en particulier quand il s'agit ensuite de comparer des sens entre eux, et de se limiter à parler de ce qui est dans le sens (sans le constituer pour autant).

Quiconque a travaillé sur corpus, a fortiori sur des corpus oraux, sait parfaitement que s'il est possible de mettre au point des tests permettant de séparer rigoureusement un ensemble d'emplois, non seulement il arrive que des emplois répondent positivement à des tests qui le reste du temps ont un rôle séparateur, mais il arrive aussi que le fait de répondre positivement à un test

donné ne garantisse en rien par ailleurs l'homogénéité des données, ou encore qu'il ne soit en pratique pas possible de clore la question de savoir quels sont les tests les plus pertinents ou les plus légitimes.

La raison de cet état de chose est facile à comprendre dès lors que l'on ne sépare plus la question de la polysémie de celle de la plurisémiq. Ceci dans la mesure où si chaque emploi est plurisémiq :

- il est à la fois possible de rapprocher les emplois qui ont pour une strate donnée les mêmes valeurs, ce que font les tests, et de constater que ceux-ci ne sont aucunement homogènes pour les autres valeurs.
- le fait de tester des strates différentes peut conduire à trouver des doubles positifs inattendus mais bien réels.

Le tout devant conduire le sémanticien à être très prudent par rapport à ce qui semble être un présupposé associé à la notion même de polysémie, à savoir de postuler l'existence d'une pluralité discrète de sens, raison pour laquelle il nous semble préférable en sémantique de parler de diversité des emplois plutôt que de polysémie stricto sensu, et inacceptable de parler de dégroupement homonymique si l'on est sur corpus incapable de procéder à un tel dégroupement.

2.5. PLURISÉMIQ ET PROFILAGE PROSODIQUE

Savoir ce qui relève de la plurisémiq, autrement dit comment et sur quels critères identifier les niveaux interprétatifs suffisamment stables pour pouvoir être considérés comme des strates à part entière, est une des deux questions qui se pose à toute sémantique qui accepte son existence.

L'autre question est ensuite de savoir comment est construite la valeur associée à chaque strate, autrement dit quels sont les moyens disponibles pour produire celle-ci.

Il n'est bien évidemment hors de question ne serait-ce que de tenter de traiter ici ces deux questions, tant elles sont vastes et complexes, mais ce que nous entendons faire en revanche, c'est au moins de montrer en nous intéressant à la notion de profilage prosodique des emplois, que beaucoup reste à découvrir en ce qui concerne ces deux questions.

Des travaux menés ces dernières années (Petit, 2009) ont en effet montré (Nemo & Petit, 2011), relativement à la description des emplois de *enfin* présentés plus haut (Nemo, 2000) qui reposait exclusivement sur un profilage temporel de la signification morphémique, que sans que ce profilage temporel ait à être remis en cause en tant que tel, il existait en réalité un second profilage, prosodique cette fois, qui systématiquement conduisait à différencier des emplois relevant d'une même profilage temporel, autrement dit faisait apparaître

une polysémie encore plus fine et relative notamment à la relation du locuteur à ce que pouvait dire l'interprétation profilée.

L'illustration la plus spectaculaire de ce profilage prosodique a résulté du constat qu'un marquage prosodique d'une forme d'irritation dans ce qui avait été jusque-là et à tort décrit comme un *enfin* de soulagement, traduisant tout le danger qu'il y a en matière de traitement de la polysémie à illustrer une interprétation par un exemple, dès lors que cet exemple étant plurisémiq ue on est conduit presque inévitablement à surgénéraliser une autre strate : il s'est ainsi avéré que seule une fraction des *enfin* dit de soulagement (les *enfin* « ouf ») était associée prosodiquement à l'expression d'une satisfaction de ce qu'un problème soit résolu, et que la plus grande partie d'entre eux était associé à l'expression d'une irritation, tout en ne ressemblant pas aux emplois du *enfin* initialement étiquetés comme *enfin* d'irritation.

On peut voir sur cet exemple à quel point la question du profilage est importante pour toute théorie sémantique, le problème n'étant pas de remplacer un classement polysémique par profilage temporel par un classement par profilage prosodique qui réunirait par exemple tous les emplois de *enfin* associés à l'expression d'une irritation, mais bien d'identifier l'existence simultanée de ces deux types de profilage tout en cherchant la relation existant entre eux.

Or dans le cas du *enfin* étiqueté désormais « enfin d'irritation résiduelle » (et glosé par la formule « *c'est pas trop tôt* ») la manifestation de mauvaise humeur ne concerne pas la situation actuelle, qui reste implicitement considérée comme satisfaisante, mais bien la lenteur avec laquelle il a été mis un terme au problème. Ce qui suppose que le fait qu'un terme ait été mis au problème ait été considéré par le locuteur comme acquis, réalité qui implique obligatoirement que le profilage prosodique opère après le profilage temporel.

Développé ici sur un exemple isolé, le profilage prosodique apparaît néanmoins comme à la fois omniprésent et systématique, apportant ainsi une sorte de commentaire obligatoire sur ce qui est dit, qui n'avait jamais été décrit en tant que tel. Moyennant quoi cette strate apparaît pour le coup absolument fondamentale en sémantique pour éclairer des questions aussi diverses que la question de l'interface entre sémantique et pragmatique, ou par exemple celle de la part de la prosodie dans la construction de l'orientation argumentative des mots et des énoncés.

3. PLURISÉMIE ET DESCRIPTION LINGUISTIQUE

Ce que nous voudrions suggérer en conclusion, c'est la nécessité de prendre la plurisémi e non seulement comme objet autonome et méritant d'être étudié en tant que tel, et non seulement dans ses rapports complexes avec la polysémie, mais aussi comme composante à part entière de toute théorie sémantique

générale, et par exemple des modèles visant à rendre compte des formes de mise en relation des signes entre eux.

Nous pensons en effet que rendre justice complètement au sillon tracé infatigablement par Pierre Cadiot suppose d'adopter une conception large de la notion de profilage et de prendre conscience que tout emploi d'un signe implique différentes formes de profilage de la signification, que l'on peut en se limitant aux seuls strates qui ont évoquées dans cet article représenter ainsi :

signe ^M	signification	(contraintes primaires)
/signe ^M / _p	profilage morphémique	(e.g. contraintes secondaires)
[/signe ^M / _p] _C	profilage constructionnel	(e.g. routines interprétatives)
{[/signe ^M / _p] _G } _S	profilage modale et scalaire	(e.g. valeur argumentative ou thymique)
{[/signe/ _p] _G } _S _A	profilage attentionnel	(e.g. valeur contributionnelle)
etc.		

représentation où chaque forme de parenthésage correspond à une strate distincte de stabilisation sémantique à même d'être pertinente (ou non) dans la mise en relation avec d'autres signes, sachant que les moyens linguistiques utilisés pour contraindre la valeur associée à chaque strate doivent être conçus sans a priori.

Comme en témoigne par exemple :le fait que la valeur argumentative (ou thymique) par exemple apparaît construite par un ensemble de contraintes dont fait toujours partie le profilage prosodique, et qu'à ce titre il n'est pas concevable de défendre la thèse d'une valeur argumentative linguistiquement construite qui se réduirait à la thèse de la nature argumentative de la signification des morphèmes ;

Mais aussi le fait inverse que la prosodie peut parfaitement contraindre par exemple le profilage constructionnel, le fait de détacher le préfixe dans une séquence comme « C'est IN-validable », que cela soit en protestant ou en s'en félicitant, ne peut que conduire à retenir l'interprétation « qui ne peut PAS être validé » contre l'interprétation « qui peut être invalidé ».

Que ce type de représentation, ou toute représentation équivalente, soit la condition même de toute sémantique linguistique résulte comme nous l'avons vu du cahier des charges même de la sémantique linguistique et de son refus d'ignorer les questions que les observables posent avec insistance. Choisir de trier les données ou de ne s'intéresser qu'à telle ou telle strate ne conduit pas obligatoirement à produire de la mauvaise sémantique, en particulier quand cela conduit à des descriptions systématiques de la strate concernée, mais si la langue en tant qu'elle inclut la lexicalisation des emplois, alors elle est effectivement plurisémique et faire un tel choix c'est bien se condamner à ne pouvoir proposer qu'une sémantique partielle. Comprendre dans son intégralité la façon dont de

la grammaire à la prosodie, un signe en vient à être profilé par ses emplois, et ne pas hésiter à étudier exhaustivement des signes aux emplois extrêmement variés, c'est certes à l'inverse s'imposer des exigences très lourdes, mais c'est aussi suivre Pierre Cadiot dans une démarche dont toute son œuvre montre à quel point, en imposant l'effort, elle conduit à muscler la sémantique, et ainsi à proposer, aux antipodes des tentations d'une sémantique minimale (Borg, 2004), une sémantique maximale.

BIBLIOGRAPHIE

- Apothéloz (2004) « Remarques sur la compositionnalité en morphologie ». *Verbum* XXVI, 4, 375-385.
- Barnes, B. (1995), «Discourse Particles in French Conversation: (*eh*) *ben*, *bon* and *enfin*», *The French Review*, 68, 5, pp. 813-821.
- Beeching, K. (2000), «La fonction de la particule pragmatique *enfin* dans le discours des hommes et des femmes», *Femmes et français*, Paris, L'Harmattan.
- Benveniste, E. (1966), *Problèmes de linguistique générale*. I, Paris: Gallimard.
- Benveniste, E. (1974), *Problèmes de linguistique générale*. II, Paris: Gallimard.
- Bertrand, R. & Chanet, C. (2005), «Fonctions pragmatiques et prosodie de *enfin* en français spontané», *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 17, pp. 41-68.
- Borg, E. (2004). *Minimal Semantics*. Oxford New-York : Oxford University Press.
- Bouchard, D. (1995), *The Semantics of Syntax*. Chicago: Chicago University Press.
- Buchi, E. & Städtler, T. (2008), « La pragmatification de l'adverbe *enfin* du point de vue des romanistes («Enfin, de celui des francisants qui conçoivent leur recherche dans le cadre de la linguistique romane») », *CMLF (Paris, 9-12 juillet 2008)*. *Recueil des résumés, CD-ROM des actes*, pp. 159-171.
- Cadiot (1997) « Sur l'*indexicalité* des noms » in D. Dubois (éd.), *Catégorisation et cognition, de la perception au discours*, chapitre 11, Paris, Kimé.
- Cadiot, A. & al. (1985), «*Enfin*, marqueur métalinguistique», *Journal of Pragmatics*, 9, pp. 199-239.
- Cadiot, P. & Visetti, Y.M. (2001), «Motifs, profils, thèmes: une approche globale de la polysémie», *Cahiers de lexicologie*, 79, pp. 5-46.
- Calhoun, Sasha & Antje Schweitzer (2012). «Can Intonation Contours be Lexicalised? Implications for Discourse Meanings». In G. Elordieta & P. Prieto (eds.) *Prosody and Meaning* (Trends in Linguistics), De Gruyter Mouton.
- Chierchia, G & Mc-Connell-Ginet, S. (2000), *Meaning and Grammar. An Introduction to Semantics*. Cambridge: MIT Press.
- Culioli, A. (1999), «Even though, even if; as though, as if», *Pour une linguistique de l'énonciation*. Paris: Ophrys. pp. 177-181.
- Ducrot, O. (1987), «L'interprétation comme point de départ imaginaire de la sémantique», *Dire et ne pas dire* ([1972], 1991. Paris: Hermann.
- Ducrot, O. and alii. (1980), *Les mots du discours*. Paris: Minuit.
- Fischer, K. (éd.) (2006), *Approaches to Discourse Particles*. Oxford: Elsevier.
- Gasiglia, N., Nemo, F. & Cadiot, P. (2001), «Meaning and the generation of reference». *Generative Approaches to the Lexicon*. Genève: Bouillon, Pierette, ed.

- Hansen, M-B Mosegaard (2005), «From prepositional phrase to hesitation marker: The semantic and pragmatic evolution of French *enfin*», *Journal of Historical Pragmatics*, 6, pp. 37-68.
- Kleiber, G. (1997), «Sens, référence et existence: que faire de l'extralinguistique?», *Langages*, Vol.127, pp.9-37.
- Lacheret-Dujour A. & Beaugendre F. (2002), *La prosodie du français*, CNRS Editions, Paris.
- Levinson (2000) *Presumptive meanings: the theory of generalized conversational implicature*. Cambridge MA: MIT Press.
- Luscher, J.M. (1994), «Les marques de connexion: des guides pour l'interprétation», *Langage et pertinence*, Nancy: Presses Universitaires de Nancy, pp. 175-226.
- Mertens P. (2008), « Syntaxe, prosodie et structure informationnelle : une approche prédictive pour l'analyse de l'intonation dans le discours », in *Travaux de Linguistique* 56(1), Duculot , pp. 87-124.
- Mosegaard Hansen Maj-Britt (2007) *Haut du formulaire*
Particles at the Semantics/Pragmatics Interface: Synchronic and Diachronic Issues: a Study With Special Reference to the French Phrasal Adverbs.
- Nemo (1992). *Contraintes de pertinence et compétence énonciative : l'image du possible dans l'interlocution*. Paris : Ehes.
- Nemo, F. (2000). «*Enfin, encore, toujours* entre indexicalité et emploi», Englebert A, Pierrard M, Rosier L. & Van Raemdonck D. (eds), *Actes du XXIIe congrès international de linguistique et philologie romane (Bruxelles, 1998)*, Tome VII: *Sens et fonctions*. Tübingen: Max Niemeyer, pp. 499-511.
- Nemo, F (2001). «Pour une approche indexicale (et non procédurale) des instructions sémantiques», *Revue de Sémantique et Pragmatique*, numéro 9-10, pp. 195-218.
- Nemo, F (2003), «Indexicalité, unification contextuelle et constitution extrinsèque du référent», *Langages*, 150, pp. 88-105.
- Nemo, F, (2007), "Reconsidering the Discourse Marking Hypothesis", in *Connectives As Discourse Landmarks* (Pragmatics and Beyond New Series) A Celle & R. Huart (Editeurs). Amsterdam/Philadelphia: : John Benjamins Publishing. 195-210.
- Nemo, F (2009). "Profilage temporel dans l'interprétation des morphèmes : de *toujours* à *tout*." *Revue de Sémantique et Pragmatique*. Numéro 25-26. Décembre. pp. 97-120.
- Nemo, F. (2010) "Routines interprétatives, constructions grammaticales et constructions discursives". *Estudos Linguísticos/Linguistic Studies*, 5, Edições Colibri/CLUNL, Lisboa, pp.35-53.
- Nemo, F. (2012a) « « Ecart lexical ou résurgence morphémique ? Approche linguistique des métaphores », in *Métaphores et cultures. En mots et en images*. (Direction V. Alexandre & al). pp. 31-50.

- Nemo, F. (2012b) « « S m ntique indexicale et métaphore chez Pierre Cadiot », in *Métaphores et cultures. En mots et en images*. (Direction Véronique Alexandre & al). pp. 21-30.
- Nemo, F (2012c). « *Les signes comme accès et comme contraintes* », in « *Formes sémantiques, langages et interprétations, hommage à Pierre Cadiot* » Numéro spécial de la revue TILV. pp. 12-23.
- Nemo F & Cadiot P, (1997) « Un problème insoluble ? (2) » *Revue de S m ntique et de Pragmatique*, n  2 : 11-40.
- Nemo, F & Petit, M (2009). “De la prosodie en discours à la prosodie en langue : lexicalisation de la forme prosodique des emplois-types”. In Yoo, H-Y & Delais-Roussarie, E. (eds), *Actes d’IDP 09* (Interface Discours & Prosodie) Paris. pp.302-312.
- Nemo, F & Petit, M (2010) “Sémantiques des contextes-types”, *Etudes de sémantique et pragmatique françaises*. Saussure, Louis de / Rihs, Alain ( ds). Berne : Lang. pp 379-397.
- Paillard, D. (2003), «  propos de *enfin*», *Ordre et distinction dans la langue et le discours*. Paris: Champion, pp. 387-408.
- Petit, Mélanie (2009). *Discrimination prosodique et représentation du lexique : application aux emplois des connecteurs discursifs*. Thèse de doctorat. Université d’Orléans.
- Português, Y (2011). *Contraintes pragmatiques de complétude et linguistique des contributions en théorie du texte et de l’organisation textuelle*. Université d’Orléans.
- Português, Y et Nemo, F (  paraître) « Le sens des constructions morphologiques entre explicite sémantique, implicite sémantique, implicite pragmatique (lexicalis ) et interprétation v riconditionnelle. »
- Pustejovsky, J. (1995), *The Generative Lexicon*. Boston: Cambridge: MIT Press.
- Vincent, D. & Demers, M. (1994), «Les problèmes d’arrimage entre les études discursives et prosodiques. Le cas du «là» ponctuant»,